Zeitschrift: L'Afrique explorée et civilisée
Band: 14 (1893)
Heft: 5

Artikel: Les expéditions belges au Katanga : d'après l'Indépendance belge
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-134589

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LES EXPÉDITIONS BELGES AU KATANGA

D'APRÈS *l'Indépendance belge.*

Le retour à Bruxelles de quelques-uns des chefs des expéditions belges au Katanga a attiré l'attention sur cette partie de l'Afrique centrale encore fort peu connue, et sur laquelle, avant les explorations les plus récentes, nous ne possédions guère que des informations très incomplètes. L'*Indépendance belge* ayant envoyé au-devant des explorateurs, à la frontière franco-espagnole, à Hendaye, un de ses collaborateurs, nous avons, dans le rapport adressé à ce journal, les premiers renseignements détaillés sur les travaux des Belges dans cette région. En attendant la publication officielle que ne manqueront pas de donner les Compagnies au service desquels étaient attachés les explorateurs, nos abonnés nous sauront gré d'extraire de l'*Indépendance* les détails les plus propres à les intéresser.

Disons d'abord quelques mots de la partie de l'Afrique d'où ils reviennent :

Le Katanga est situé au sud-est de l'État indépendant du Congo; il comprend ce vaste territoire limité à l'ouest par les trois lacs Tanganyika, Moëro et Bangouéolo, parsemé d'une infinité d'autres nappes d'eau et sillonné du sud au nord par d'imposants et capricieux cours d'eau, comme le Loualaba et le Louapula. Le mot « Katanga » ne devrait pas être employé pour désigner toute la région, généralement mentionnée ainsi, car il ne désigne, pour les indigènes, qu'une petite partie de cette vaste contrée, située au Sud, tout aux confins de l'État indépendant.

Avant l'envoi des expéditions belges, le Katanga n'avait été exploré que très partiellement par quelques voyageurs : Cameron, Reichard, Capello, Ivens et Arnot. Les rapports qu'ils ont laissés nous décrivent ce territoire comme un pays magnifique et attrayant.

« Couvert, » écrit Capello, « de terres d'une étonnante fertilité, arrosé par des cours d'eau comme le Loualaba et le Louapula, qui sont d'excellentes voies de communication, reliant les deux points extrêmes de la contrée, abondant en richesses minérales tout à fait exceptionnelles et en une infinité de produits naturels, situé à quatorze cents mètres en moyenne, au dessus du niveau de la mer, *ce pays mérite d'être sérieusement étudié,* car il est hors de doute que l'Européen peut s'y établir et y vivre. »

Un grand intérêt politique s'attachait aux expéditions belges, et parti-

culièrement à celle commandée par le lieutenant Paul Le Marinel, pour le compte de l'État indépendant, car il ne s'agissait de rien moins que de prendre officiellement possession de la partie méridionale du territoire de l'Etat, jusqu'alors inoccupée et même presque inconnue, et de faire reconnaître le drapeau bleu étoilé d'or par tous les rois indigènes de la contrée, et surtout par Msiri, le tyran de Bounkeïa, le principal centre du Katanga.

Quatre expéditions belges ont parcouru, pendant les années 1890 et 1891, le territoire du Katanga; les expéditions Paul Le Marinel, Alexandre Delcommune, Bia et Stairs. Le lieutenant Le Marinel quitta le camp fortifié de Lousambo, qu'il venait de fonder sur le Sankourou, le 29 décembre 1890; Alexandre Delcommune partit de N'Gongo Lutété, sur le Lomami, le 13 mai 1891; le capitaine Bia se mit en route à son tour de Lousambo, le 11 novembre 1891; enfin, le capitaine Stairs, venant par la côte orientale, s'éloigna de M'pala, sur le Tanganyika, fin novembre de la même année, continuant sa route vers le sud du Katanga. Chacun de ces corps d'exploration a suivi un itinéraire différent.

Le lieutenant Le Marinel, ayant pour adjoint M. Descamps, le vaillant soldat qui vient de repartir pour l'Afrique au secours du capitaine Jacques, MM. Legat et Verdickt, et commandant un corps de 180 soldats et de 144 porteurs, remonta le cours du Sankourou, puis suivit le Loubi, un de ses affluents, traversa la ligne de faîte qui sépare le Sankourou du Lomami, et reconnut les sources de ce dernier fleuve; continuant sa marche vers le sud-est, il traversa le Loualaba et se porta directement sur Bounkeïa, où il fit son entrée le 18 avril 1891. Il ne lui avait pas fallu quatre mois pour accomplir ce voyage.

Au cours de son voyage à travers ce pays mystérieux, Paul Le Marinel fit des observations vraiment intéressantes sur les peuplades qu'ils rencontrait, les paysages qu'il traversait, observations utiles au point de vue scientifique, ne cessant d'étudier et d'annoter. Le long du Loubi, il rencontre des tribus qui n'ont jamais vu de blanc et n'ont de relation avec aucune autre peuplade.

« Les Bamboué et les Kuloch, » écrit-il, « sont très nombreux; ces populations sont encore primitives; elles n'ont jamais vu de caravane, ni de voyageurs, ni de trafiquants; elles ne connaissent que les petits conflits entre individus et entre familles, mais la guerre qui porte au loin ses ravages leur est encore inconnue. Les habitants se connaissent très peu entre eux; aussi n'a-t-on que de vagues renseignements sur le pays et ne peut-on obtenir des guides que pour de petites distances. »

Il décrit plus loin les sources du Lomami, et parle de ce pays comme d'une contrée merveilleuse. Sur les rives du Loualaba, il rencontre une race de Troglodites :

« Ils sont peu nombreux et très farouches. Ils vivent dispersés dans des grottes et des cavernes, d'où ils ne sortent que pour se procurer du bois et pour chasser. Ils n'ont pas de huttes à l'extérieur, et on prétend que ce n'est que depuis quelques années seulement qu'ils connaissent la culture, qui se borne, d'ailleurs, à planter un peu de maïs dans les vallons reculés, loin de tout sentier. »

Le passage où il raconte l'entrée de son expédition à Bounkeïa est vraiment trop intéressant, pour que nous ne le reproduisions pas aussi.

« Le 18 avril 1891, jour mémorable pour nous, nous faisions notre entrée par l'ouest dans la capitale, qui est une grande agglomération de petits villages, palissadée et entourée d'euphorbes. Au nord, quelques mamelons élevés presque à pic, jaunes, dénudés; au sud, une seule montagne, mais longue et plus basse, d'aspect aride. La matinée était ensoleillée; une forte brise soulevait des nuages de poussière blanche. Les petits pavillons bleus de l'État flottaient au dessus de la caravane qui présentait un aspect très pittoresque, car nos compagnons avaient revêtu leurs uniformes de réserve et leurs plus beaux habits qu'ils conservent pour les grandes circonstances. Le grand drapeau était porté en tête, les clairons sonnaient et tous s'avançaient d'un pas cadencé, fiers comme des guerriers qui reviendraient de la victoire. Deux salves retentissantes saluent la colonne et la foule se range partout en acclamant. C'est vraiment une entrée triomphale! »

Le lieutenant Le Marinel fit un séjour de sept semaines chez Msiri, mettant le temps à profit pour explorer le district. Il fonda à ce moment le camp de Lafoï, situé à peu de distance de Bounkeïa, et dont il confia la garde au lieutenant Legat, qui s'y trouve encore. Enfin, il repartit le 11 juin 1891, par un itinéraire septentrional et moins long, pour Lousambo, où il arriva le 11 août.

L'expédition Delcommune atteignit relativement moins vite Bounkeïa, mais ce fait est explicable par le choix même de l'itinéraire qui lui avait été imposé. D'après les instructions qui lui avaient été remises par la Compagnie du Haut Congo, elle devait explorer le Katanga par le Lomami, regagner par le nord le Loualaba, étudier sa navigabilité, descendre jusqu'au lac Landji, puis par la vallée du Loukouga gagner le Tanganyika. Delcommune ne put suivre complètement cette route, mais il explora toutes les parties de territoire désignées par ces instructions.

Partie le 28 janvier 1891, par le Lomami, elle arrivait le 2 mai suivant à N'Gandou, la capitale du grand chef indigène Congo Lutété. Jusqu'à cet endroit, le Lomami est parfaitement navigable, sauf en deux points où la route fluviale est barrée par des rapides. C'est par l'intermédiaire de Rachid, gendre de Tipo-Tipo, qui était encore en bonne intelligence avec l'État, que Delcommune obtint 200 porteurs, dont la moitié des indigènes appartenant à Rachid lui-même. Mais à peine l'expédition s'est-elle mise en route qu'elle commence à souffrir de la famine. Au bout de quelques jours, elle a semé le long du fleuve 97 cadavres de noirs qui ont littéralement péri d'inanition. Elle ne rencontre plus sur son passage un seul village, une seule culture. C'est que toute la contrée est ravagée par les Arabes, chasseurs d'esclaves. Pour se mettre à l'abri des incursions de ces razzieurs, les indigènes, au lieu de se grouper en petites communautés, rapprochées, d'un millier d'individus environ, fondent de fortes agglomérations de 9 à 10,000, extraordinairement éloignées les unes des autres. Et entre ces villes indigènes, formidables pour le centre de l'Afrique, c'est le désert, l'aridité la plus complète, la famine inévitable, la mort. La première des grandes agglomérations atteintes par l'expédition Delcommune est Loupongo qui a environ 9,000 habitants. Dans le parcours de Zongo à Loupongo, elle n'a eu pour se nourrir que de l'huile et des noix de palme. Des porteurs disparaissaient mystérieusement, probablement tués et mangés, à l'écart, par leurs congénères affamés. L'expédition boit les dernières bouteilles du vin emporté comme cordial, en cas de maladie.

A Loupongo, le chef de l'agglomération met à la disposition de Delcommune 100 porteurs pour combler les vides que la mort a faits dans son escorte; mais au bout de huit nouveaux jours de marche, la faim recommence plus aiguë; elle fait cinquante nouvelles victimes, la route est jonchée de cadavres. L'expédition belge enrôle, pour les remplacer, tous les noirs qu'elle rencontre : pour la plupart des misérables, des rachitiques, épuisés eux-mêmes par les privations et faisant peine à voir. « C'est avec une bande de 200 squelettes, » dit M. Delcommune, que j'ai traversé tout le Katanga ; un cortège de spectres, — à faire peur! La marche était réglée militairement en quelque sorte. Le matin, vers 6 heures, une avant-garde commandée par un des officiers blancs, généralement Hakansson, le Suédois mort depuis, partait en éclaireur. Elle s'arrêtait vers midi et préparait le maigre repas de midi, puis se remettait en marche jusqu'à la tombée de la nuit pour choisir un campement. Les blancs dormaient sous la tente, les noirs à la belle étoile. A midi, le

corps principal s'arrêtait au premier campement et après son premier repas marchait sur les traces de l'avant-garde pour la rejoindre au campement de nuit, et ainsi de suite.

Bientôt, Delcommune s'aperçut qu'il s'était fortement écarté des bords du Lomami et s'enfonçait dans une région plus désolée que jamais. Il changea alors d'itinéraire, inclinant vers le sud pour regagner les rives du fleuve. Il les atteint, enfin, et l'expédition, à sa grande joie, constate que le fleuve est à cet endroit plein d'hippopotames, — c'est-à-dire de chair mangeable. On organise immédiatement la chasse à l'hippopotame ; M. Delcommune qui est un tireur de première force, s'embarque, à cet effet, avec plusieurs de ses compagnons, et en quelques heures on a abattu 13 hippopotames qu'on dépèce et qu'on dévore en une série de festins réparateurs qui durent plusieurs jours. C'est une fête sans nom, quelque chose comme les réjouissances de l'expédition Stanley, lorsque, au sortir de l'horrible et interminable forêt de l'Arououimi, elle aperçut le lac Albert et les pâturages environnants.

L'expédition, réconfortée, reçoit peu après une invitation du roi de Kassongo, Kalombo Musi, qui vient à sa rencontre avec des femmes et des enfants. Les ingénieurs de l'expédition se livrent alors à des explorations géologiques, et font d'intéressantes constatations autour du lac Moriana, aux environs duquel ils découvrent le petit lac Samba. Mais cette trève aux souffrances est de courte durée. Quelques jours après, Delcommune et les siens rencontrent une caravane d'Arabes, marchands d'esclaves, avec laquelle on a maille à partir. On prend les armes, et dans le combat, le médecin de l'expédition, le docteur Briart, est deux fois blessé. Il a reçu des chevrotines dans le bras et une balle dans le genou. Les Arabes étaient d'autant plus menaçants qu'ils étaient encouragés dans leur lutte par le propre frère du tyran du Katanga. Enfin ce sont les blancs qui l'emportent; ils prennent aux Arabes 300 fusils. Hakansson repousse les ennemis et brûle tous les villages; c'est ainsi que l'on délivre 200 esclaves. De cet endroit, il se dirige vers le lac Cassali, qui est formé par le Loualaba. Ce lac n'est qu'une expansion d'eau. Au delà du lac Cassali, il rencontre un village dont le chef s'appelle Konidia. Les peuplades de la contrée sont absolument sauvages; elles n'ont jamais vu de blancs. Aussi l'arrivée des Européens produit-elle une véritable émotion; les noirs considèrent les Belges comme des dieux ; ils se jettent à genoux, se prosternent et ne songent pas au premier moment à prendre l'offensive. Mais la première surprise passée, les Africains changent d'attitude et deviennent agressifs.

Voici maintenant le récit de la mort d'Hakansson. Un matin, Delcommune était parti en avant-garde laissant à Hakansson le commandement de la fin de l'expédition. Delcommune arrive à 4 heures de l'après-midi à Louvoï. On dresse la tente et on prépare le repas du soir. On attendait Hakansson pour manger, celui-ci se faisant attendre, on dit : Commençons, il va venir; lorsque arrive en courant le domestique d'Hakansson qui crie : mon maître est tué. Voici ce qui s'était passé. Au camp, la veille, on avait laissé deux esclaves malades. Hakansson qui était un très brave cœur envoya trois soldats pour aller les reprendre; puis, ne voyant pas revenir ces soldats, il dépécha un sergent avec quelques hommes. Hakansson s'était ainsi dégarni et n'avait plus qu'une garde de quatre soldats. C'était d'autant plus dangereux que les habitants des environs accouraient pour voir l'expédition. Bientôt les indigènes s'amassent, entourent les bagages qu'ils regardent d'un air de convoitise; ils mettent la main sur les munitions. Hakansson veut les repousser, mais ils sont cinq contre 2,000! Les indigènes avancent de plus en plus; ils tendent leurs arcs et criblent de flèches les 4 hommes qui tombent tués. Hakansson bat en retraite en tirant des coups de fusil. Les indigènes le dardent de leurs flèches; l'une d'elles l'atteint à la poitrine; il tombe et le pauvre officier est achevé par les lances des barbares. La nouvelle de sa mort a causé une profonde désolation. Hakansson était adoré. Il n'avait que 35 ans et était d'un courage à toute épreuve. Mais il était trop humain et trop compatissant pour ces contrées. Il connaissait très bien l'Afrique où il était déjà venu. A l'annonce de sa mort, on tint un conciliabule. Tout le monde reconnut qu'il était impossible de remonter. Le danger était trop grand; l'expédition tout entière aurait été massacrée. Mais on se promit de venger au retour le malheureux explorateur. En prenant cet engagement solennel, tous avaient les larmes aux yeux et chacun était accablé par le sentiment de son impuissance.

Après ce douloureux événement, il fallut trouver des canots pour franchir le Loualaba et se mettre hors d'atteinte des riverains hostiles On trouva 20 canots, mais des porteurs ayant déserté et des soldats ayant été tués, on cacha, avant de franchir le fleuve, les provisions dans le sol en laissant un signe de reconnaissance pour le retour. Après avoir traversé le Loualaba, les explorateurs arrivent à l'embouchure du fleuve Loufiri où ils demandent des guides pour pouvoir se diriger dans le pays. Mais les indigènes ne veulent leur en donner qu'à condition qu'ils leur prêtent appui dans une entreprise contre un ennemi voisin. Delcommune refuse. On bande l'arc contre lui; il va être tué, lorsque, pré-

venant le coup, il abat d'une seule balle son agresseur. Il obtient enfin des guides. Dans le Sud, il rencontre une montagne inconnue, appelée Kébala. Après avoir gravi cette montagne, il découvre un plateau superbe où les explorateurs font la chasse à des troupeaux de zèbres et d'antilopes. Jusqu'à ce moment, pas de nouvelles de Le Marinel. Enfin, arrivés à Bounkeïa, ils sont très bien reçus par le roi Msiri. Ils font des explorations autour de Bounkeïa. On sait que ces parages sont riches en mines de cuivre. La principale mine est celle de Carabi. Elle est exploitée par les indigènes depuis des siècles. Ils ont creusé des puits d'une façon rudimentaire, mais sur une très grande échelle, car ils fournissent du cuivre à tout le Congo. Ils font avec ce cuivre une grosse monnaie de dimension énorme, des colliers, des ustensiles de cuisine, des casseroles que l'on martèle à la façon des Arabes. Mais ce n'est pas à Bounkeïa que l'on travaille le mieux le cuivre. On le transporte au Nord entre le Lomami et le Sankourou.

Au Sud de Bounkeïa, à N'Tenke, l'expédition souffrit de nouveau de la famine. Les hommes n'avaient par jour pour se soutenir qu'une poignée de haricots. Ils laissèrent 470 hommes sur la route, porteurs et soldats. Arrivés à Mussima, ils remontent vers le Nord, ils retombent sur le Loualaba qu'ils descendent après avoir construit eux-mêmes des canots. On se rappelle qu'arrêtés à la gorge de Nzilo, renonçant à continuer d'aller vers le Nord, ils prennent vers l'Est et rentrent à Bounkeïa. Comme leurs instructions portaient qu'ils devaient explorer quelques régions du Tanganyika, ils se disposent à quitter Bounkeïa. Mais des circonstances les retiennent; Msiri vient d'être tué, son fils lui succède. Mais sa puissance ne s'étend par en dehors de M'pompea. M'pompea a été ravagé par les Arabes; on est en train d'y reconstruire quelques huttes pour reconstituer un village. Delcommune passe par Louvoï, poste de l'État, et il pousse vers le Tanganyika. Nous reparlerons des découvertes géographiques faites aux environs du grand lac.

Bornons-nous à rappeler pour le moment les incidents qui ont appelé Delcommune et son expédition à se porter au secours du capitaine Jacques à Albertville. L'expédition Delcommune était arrivée chez le capitaine Joubert à Baudouinville. « Joubert, » dit-il, « ne m'attendait pas. Nous sommes arrivés aux portes d'un village, où l'on ignorait qui nous étions, lorsque nous fûmes reconnus par les blancs. Ces amis nous firent faire une excursion sur le lac. Nous avions retrouvé là le confort, le bien-être. » L'expédition n'avait plus mangé de pain depuis des mois.

Maintenant, elle prenait le café, des liqueurs, après son déjeuner. « Vous ne sauriez croire, » dit M. Delcommune, « quelle joie causent ces petites choses quand on en a été privé pendant longtemps. »

Delcommune se porte au secours du commandant Jacques quelques jours après et il rencontre le capitaine qui, averti, arrive à Baudouinville en canot. Les deux canots se rencontrent la nuit. Au milieu des cris de joie, les barques s'accostent, et les deux chefs se donnent l'accolade à la lumière de leurs lanternes. Jacques reconnaît parmi les hommes de l'expédition Delcommune, un ancien ami d'enfance, l'ingénieur Diederich, qui est originaire, comme lui, de Vielsalm. Le surlendemain de leur arrivée, on décide d'aller attaquer le poste arabe qui s'élève à 5 kilomètres de là, pour se débarrasser des ennemis qui inquiètent à chaque instant le poste. M. Delcommune quitte donc Albertville où se repose la garde, puis les assiégeants se forment en deux colonnes. M. Delcommune prend le commandement de l'une, M. Diederich dirige l'autre. Dans un simulacre de sortie, les noirs ne tiennent pas et les voilà obligés de battre en retraite. A son retour vers l'ouest, Delcommune a fait de nouvelles découvertes géographiques sur lesquelles nous reviendrons. Signalons encore en deux lignes ce fait du plus haut intérêt : c'est grâce aux indications d'un des fils de Msiri, nommé Mimbi, que M. Delcommune n'a pas remonté vers Riba Riba, où il aurait été infailliblement écrasé par les Arabes. Enfin citons, comme autre incident, le fait de l'arrivée de M. Delcommune peu de temps après la victoire du lieutenant Dhanis sur les Arabes. Dhanis a traversé le Lomami et occupe le territoire qui s'étend entre le fleuve et le Loualaba. Il correspond avec Delcommune par lettres et le renseigne sur la situation des Arabes.

L'expédition Delcommune prêta du renfort au lieutenant Dhanis ; un de ses officiers blancs, le sous-officier Cassart, est même resté auprès de cet officier. D'ailleurs les adjoints de l'expédition Bia, de retour également à Lousambo, après avoir perdu en route son chef, mort d'une maladie de foie, s'étaient joints aussi au lieutenant Dhanis.

Comme on le voit, l'exploration entreprise par Delcommune à travers le Katanga a été des plus consciencieuses et des plus héroïques à la fois. L'itinéraire que cette expédition a suivi est plus long que celui de toutes les autres. Delcommune a eu l'occasion de visiter les parties les plus mystérieuses du sud de l'État indépendant, d'étudier le cours des grands fleuves, d'observer les ressources de ce vaste territoire. Les résultats acquis par cette célèbre expédition, au point de vue politique et commercial, sont encore inappréciables; mais les renseignements déjà fournis

nous permettent, en attendant les détails complémentaires, d'assurer qu'ils sont considérables.

Moins fructueuse aura été l'expédition Bia, qui partit le 11 novembre 1891 de Lousambo, se dirigea par le Sankourou vers Bounkeïa, où il arriva le 30 janvier suivant. Le commandant Bia avait comme adjoints le lieutenant Francqui, le lieutenant Derscheid, M. Cornet, Dr es sciences naturelles, le docteur Amerlynck, et M. Spelier, maréchal des logis.

Le lieutenant Le Marinel était déjà revenu de son expédition à Bounkeïa, depuis un mois, lorsque Bia se mit en route. L'expédition explora d'abord le Louembe, principal affluent du Sankourou, puis elle traversa le Lomami et les lacs du Loualaba. Le 21 janvier, quelques jours après la mort de Msiri, comme elle approchait de Bounkeïa, l'expédition Bia eut à repousser une attaque d'indigènes.

Mais de toutes les expéditions du Katanga, celle qui aura eu à subir les plus cruelles épreuves, est certainement l'expédition du capitaine Stairs. Son chef et un de ses adjoints, le capitaine Bodson, y auront trouvé la mort. Et quant à ses autres membres, le marquis de Bonchamps, le docteur Moloney et M. Robinson, ils ont souffert, au cœur de l'Afrique, de la famine la plus atroce. L'itinéraire de cette expédition était tout différent de celui des autres expéditions. Le capitaine Stairs se dirigea vers le Katanga par Zanzibar, Tabora, Karéma, Roumbi, le Louapoula, pour aboutir à Bounkeïa. Après les tragiques événements qui entraînèrent la mort de Msiri et le meurtre du capitaine Bodson, le capitaine Stairs, s'emparant du pouvoir, reçut la soumission des vassaux de Msiri, à qui il fit reconnaître le drapeau de l'État indépendant. Etant malade, le capitaine Stairs fut forcé de songer au retour. Il prit la route de Zambèze, mais il mourut, on se le rapelle, le 5 juin 1892, à l'embouchure même de ce fleuve.

L'exploration du Katanga, commencée il y moins de trois ans et poursuivie, avec un si bel ensemble d'expéditions rapidement conduites, constitue une des entreprises les plus intelligemment combinées et les plus courageusement exécutées de toute l'histoire de la civilisation au Congo. Sans doute, la découverte de ce merveilleux territoire aura coûté la vie à bien des braves. Il n'est que juste de rappeler d'abord avec émotion et reconnaissance le nom de ceux qui ont succombé là-bas, puis d'acclamer ceux qui reviennent de ces pays lointains, où ils se sont conduits avec tant de courage pour l'honneur du nom belge et la prospérité du jeune état indépendant du Congo.